

## Documents pontificaux

---

### Lettre de S. S. Léon XIII à Mgr Servonnet, archevêque de Bourges.

---

La *Semaine religieuse* du diocèse de Bourges publie la lettre suivante :

A Notre Vénérable Frère Pierre, archevêque de Bourges.

#### LEON XIII, PAPE.

Vénérable frère, salut et bénédiction apostolique.

---

Nous n'avons pas appris sans une grande tristesse que, de certains actes récemment émanés du Siège apostolique, quelques-uns prenaient tout à fait à tort occasion pour déclarer publiquement que Nous avons modifié Nos vues relativement à la conduite des catholiques de France en matière politique et sociale, conduite que dès le début Nous avons Nous-même tracée, et sur laquelle depuis Nous n'avons cessé d'insister, chaque fois que l'occasion s'en est présentée. Nous avons déploré d'autant plus ces agissements qu'ils sont de nature à jeter l'incertitude dans les âmes et à détourner du droit chemin les esprits bouleversés, qu'ils infligent même une flétrissure à ceux de vos concitoyens qui, de toutes parts, s'efforcent d'obéir scrupuleusement à Nos exhortations et, prenant pour règle de leur vie ces mêmes exhortations, se dévouent à la religion et à la patrie.

La vérité est que ces documents, que Nous avons récemment publiés, se rapportent uniquement, soit au dogme, soit à la discipline chrétienne, et ne regardent en aucune façon les prescriptions qui, Nous l'avons dit, concernent les catholiques de votre pays et sont clairement contenues dans la Lettre aux Français du mois de février 1892 et dans l'Encyclique *Rerum novarum*.

En cette matière que rien absolument n'ait été changé et que plutôt tout persiste dans sa vigueur intégrale, il est facile de le comprendre. Car il ne serait pas digne de la sagesse du Siège apostolique d'abandonner les décisions qu'il a prises après des considérations si mûries et qu'il a inculquées avec un zèle si soutenu; de sorte que celui qui serait d'un autre sentiment devrait

être considéré comme Nous infligeant arbitrairement une grave injure.

Voilà, Vénérable Frère, ce que, dans l'amour dont Nous sommes pénétré pour votre nation, Nous avons cru devoir déclarer de nouveau. Ces instructions et ces avis que nous avons si souvent donnés en vue du bien général, et qu'aujourd'hui Nous désirons renouveler avec les plus vives instances, une fois de plus et de toutes Nos forces Nous exhortons les catholiques de France à les suivre de point en point, et dans un parfait accord de pensées et d'actions, à prendre à cœur en toute circonstance de se laisser par eux diriger, mouvoir, grouper en corps compact.

Pour que Nos vœux à cet égard se réalisent, en témoignage de Notre bienveillance et comme gage des faveurs divines, Nous vous accordons très affectueusement dans le Seigneur, à vous et à votre diocèse, la Bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 25 mai de l'année 1899, de Notre pontificat la vingt-deuxième.

LEON XIII, PAPE.

---



---

## En pays de missions

---

### Notre-Dame de l'Espérance, Touchwood Hills, Assa.

---

Nous devons à l'obligeance du monastère des Ursulines des Trois-Rivières de pouvoir donner à nos lecteurs communication de la charmante lettre que voici, reçue de l'une des missionnaires de la communauté au Nord-Ouest :

15 Mai 1899.

Quelques détails sur ma nouvelle mission vous feront sans doute plaisir. Eh bien, voici : C'est une vraie solitude encore que cette Montagne de Tondre ! Rien au dehors que la prairie, riche prairie si vous le voulez, parsemée de touffes d'arbres promettant féconde végétation, mais prairie plane, uniforme, sans relief, sans lac, sans cours d'eau, sans rien de ce qui reste toujours nouveauté pour l'œil et jouissance pour le cœur . . .

Cette mission est en plein paganisme et d'un paganisme tenace ; c'est pourquoi elle a été placée sous le vocable de Notre-Dame de l'Espérance.

Nous sommes à quatre-vingt cinq milles des chemins de fer et à soixante milles de notre mission de Qu'appelle. Depuis un certain nombre d'années, cette mission est évangélisée par les missionnaires de Qu'appelle. Il n'y a que deux ans qu'elle est de-

venue permanente, que les RR. Pères s'y sont établis. Un Irlandais catholique y tenait une école depuis une dizaine d'années, et c'est sa maison et ses trente-six élèves sauvages qu'il s'est vu contraint de nous céder (car malheureusement ce pauvre homme n'était catholique que de nom). Vous pouvez vous imaginer facilement dans quel état était cette pauvre famille indienne (garçons et filles) trop livrée à elle-même. Au début, la tâche a été très rude pour nous, mais avec de la patience et le secours du ciel, nous avons fait de ces enfants insubordonnés la plus charmante petite famille... qu'on puisse désirer. Neuf ont fait leur première communion, et tous nous sont affectueusement attachés, et nous donnent entière satisfaction.

Il y a un mois, une de nos petites filles de quinze ans a été baptisée. Sa mère païenne l'avait vendue pour un cheval à un sauvage (païen bien entendu) et la pauvre enfant était devenue l'esclave de ce malheureux depuis six mois. Arracher l'enfant à ce milieu de perdition devenait un devoir impérieux. Mais on ne réussit pas toujours du premier coup dans ces sortes d'entreprises. Cependant, après bien des difficultés, on parvint enfin à amener l'enfant à notre école et elle n'a cessé depuis son arrivée de nous en témoigner son bonheur et sa reconnaissance. Désireuse de recevoir le baptême, c'était touchant de voir la peine qu'elle se donnait pour apprendre son catéchisme. Elle demanda elle-même ce bienfait. Le Révd. Père l'ayant examinée et voyant sa bonne volonté et son désir d'être " toujours bonne fille", comme elle s'exprimait, lui accorda, le jour même de son baptême, l'insigne faveur de faire sa première communion. Depuis, elle est demeurée, en effet, bonne enfant ; maintenant elle désirerait faire partager son bonheur par sa mère et elle prie beaucoup pour sa conversion. C'est votre très humble qui a eu l'honneur d'être marraine, avec le *grand chef*, s'il vous plaît. Vous auriez eu du plaisir à me voir à côté de ce vieux sauvage revêtu de ses plus beaux habits de fête... Mais pour moi, je goûtais tant de bonheur de voir arracher cette pauvre âme au démon que la beauté et la toilette étaient ma dernière occupation. Oui, voilà bien ici notre plus douce consolation : gagner des âmes à Jésus.

Depuis ce temps, nous avons encore à signaler la conversion d'un autre sauvage, due celle-là, sans nul doute, à l'intercession de la vénérée Mère d'Youville. Le pauvre homme, affligé depuis plusieurs mois d'une plaie à la jambe, demanda au R. Père de lui obtenir sa guérison du ciel, " Demandez aussi aux femmes de la prière qu'elles prient pour moi, avec vous", lui dit-il. Ce misérable avait été baptisé, mais de chrétien il n'avait plus que le nom ;

il ne savait même plus faire son signe de croix, et ne connaissait ni la confession, ni la communion.

Je m'empressai de lui envoyer une relique de notre Vénérable Mère. Lorsque les douleurs étaient plus vives, le malade appliquait lui-même la relique sur sa plaie, et disait éprouver un grand soulagement chaque fois. Cependant le mal augmenta et le médecin perdit tout espoir de guérison. Averti de sa mort prochaine, le patient parut triste et pensif pendant plusieurs jours. Sur la demande du R. Père, nous fîmes alors une neuvaine à notre sainte Fondatrice pour la prier d'accorder à ce pauvre malheureux le salut de l'âme, si elle ne voulait pas lui rendre celui du corps. Une première neuvaine n'eut point de succès ; mais nous ne perdîmes point confiance, nous en commençâmes une seconde, et au troisième jour, le R. Père venait nous annoncer tout joyeux que Moïse—c'était le nom du malade—demandait à apprendre ses prières afin de se mieux préparer à mourir. "Je veux mourir, dit-il, puisque Dieu le veut, mais je désire être bien reçu de Lui ; pour cela, je veux apprendre mes prières afin de Lui demander de me pardonner mes péchés."—Puis s'adressant au Père : "Toi, tu as trop d'ouvrage pour me montrer à prier, mais tu vois que je n'ai pas grand temps et que je vais mourir bientôt ; demande donc à un de tes bons catholiques de me faire cette charité."

On s'empressa d'acquiescer à un si pieux désir : un bon vieux métis prit place à ses côtés et le malade ne cessait de répéter après lui ses prières, sans jamais s'impatienter, ni se lasser. Il passa ses trois dernières semaines dans ce si saint et si sanctifiant labeur, véritable apprentissage de la prière et de l'adoration éternelles, se confessa et communia plusieurs fois et mourut en prédestiné. Trois jours avant sa mort, il avait exprimé au R. Père le désir de voir les Sœurs. "Car, dit-il, si j'éprouve tant de bonheur aujourd'hui, c'est à elles que je le dois, elles ont tant prié leur Mère pour moi". Je me rendis auprès de lui avec une de mes sœurs. En effet, il parut heureux et content de nous voir. Il nous remercia à plusieurs reprises et ne cessait de redire son bonheur de mourir bientôt. — "Chantez quelques cantiques pour remercier le bon Dieu, disait-il dans sa langue, — dans le ciel que ce doit être beau ! . . . là, je chanterai à mon tour". — Nous étions édifiées, émues, attendries . . . De si belles scènes sont bien faites pour consoler le cœur de la missionnaire et lui faire aimer son exil et son isolement. Et, de fait, rien n'attache plus étroitement à son petit coin de terre, tout éloigné soit-il, que ces fruits de conversion. — Nous espérons que celle-ci fera un grand bien parmi nos sauvages. Demandez à Dieu avec nous qu'il en soit ainsi.

Deux Rév. Pères, un Frère, quatre Sœurs Grises, une Auxiliaire, quarante enfants sauvages, garçons et filles, voilà le personnel de notre modeste retraite. Parmi ces enfants, trente seulement reçoivent la paye du gouvernement. Avec \$72 données pour chacun de ces trente enfants, il faut en loger, habiller, nourrir, instruire quarante. Inutile de vous dire que la pauvreté règne parmi nous. La Providence pourvoit à tout, il est vrai, mais parfois on serait porté à se décourager, quand surtout on prévoit le bien qui pourrait se faire avec un peu plus de ressources. C'est dans ces moments que je désirerais connaître une de ces bonnes âmes qui aiment à partager avec le pauvre ; j'irais vite lui tendre la main pour mes chers sauvages, que les protestants nous enlèvent à prix d'argent, car, pour eux, la bourse n'est jamais épuisée.

Aidez moi donc de vos ferventes prières pour que le bon saint Antoine me fasse trouver une de ces bonnes âmes.

---

## Les grandes figures du Catholicisme

---

### L'abbé David Albertario

---

(Suite et fin)

Son programme, en cette occurrence, fut bien simple : propager les doctrines sâres et défendre les hommes qui se déclaraient ouvertement pour ces doctrines. Avec les évêques de Bergame, de Brescia, de Trévisé, avec le patriarche d'Alexandrie, avec d'autres notabilités ecclésiastiques, Albertario défendit l'opportunité de la définition de l'infaillibilité pontificale. Ce fut une lutte superbe. Nous, qui sommes d'une autre génération, qui n'avons recueilli que les échos affaiblis de ces combats d'un autre âge, nous nous faisons difficilement une idée des ardeurs passionnées que les adversaires apportaient à la lutte.

Ce qui n'aurait dû être qu'une discussion courtoise et cordiale entre théologiens exposant le pour et le contre d'une question dégénérait alors en polémique violente, en guerre acharnée, où l'on employait des armes honteuses. C'est ainsi que les écrivains de l'*Osservatore* furent menacés de la suspense *a divinis*, s'ils continuaient à soutenir leur opinion, qui se trouva être celle du Concile !

L'archevêque de Milan n'était pas seul à agir ainsi contre l'*Osservatore* ; son collègue de Turin avait les mêmes intentions et les mêmes égards pour l'*Unita Cattolica*. On raconte que les deux prélats voulurent se ménager, dans cette exécution, l'appui du Vatican ; ils firent de concert le voyage de Rome. En les recevant, Pie IX, qui avait été averti du but de leur voyage, alla au-devant d'eux dès qu'il les aperçut, en leur disant : "Quelle bonne fortune pour ceux qui ont dans leur diocèse l'*Unita* et l'*Osservatore*, pour les aider dans leur difficile mission ; ce sont des journaux dignes de toute leur protection." On pense bien que les deux archevêques s'empressèrent de suspendre leurs récriminations.

Pendant ces luttes, l'*Osservatore* voyait augmenter ses abonnés et ses lecteurs, continuant à prêcher l'union et la paix, mais seulement dans la vérité. Pour mieux réussir, il réduisit le programme catholique à la plus grande simplicité, se bornant à être avec le Pape et par le Pape, chef religieux et politique des Italiens, dépositaire et dispensateur du droit de tous. Cette formule nette et solennelle produisit un grand bien ; ce fut depuis le mot d'ordre des catholiques italiens. Mais il ne s'en amassa que plus de colères sur le journal et les écrivains qui l'avaient trouvée.

Ces colères devaient augmenter avec d'autres campagnes. En 1875, l'*Osservatore* prit l'initiative de la lutte contre le rosminianisme. Les doctrines de l'abbé Rosmini avaient conquis de nombreux sectateurs et Albertario entreprenait là une œuvre gigantesque, dont le succès devait être payé bien cher.

On vit s'unir, pour combattre l'*Osservatore*, tous les cléricaux-libéraux, tous les ambitieux qui soupiraient après les charges gouvernementales, tous les libérateurs de caractère ou d'inclination, aidés directement ou indirectement par les francs-maçons et notamment par ceux qui pouvaient, au moyen des administrations de l'Etat, atteindre plus facilement le journal.

On employa contre Albertario et ses collaborateurs les injures, les perfidies, les calomnies. On tenta de leur aliéner Rome et les évêques, mais il y en eut bien peu qui se laissèrent entraîner. On porta contre eux des accusations infâmes.

Albertario fut attaqué dans son honneur sacerdotal, ce fut alors la période la plus amère de son existence, sans en excepter celle qu'il traverse aujourd'hui. Rien ne pouvait lui être plus sensible que ces soupçons dirigés contre la vertu première du prêtre. Il demanda lui-même que le procès fût instruit, aussi complet que possible, par l'officialité de Pavie, son diocèse auquel il n'a pas cessé d'appartenir. Toute la vie du polémiste fut passée au crible de la critique la plus minutieuse, et l'innocence de l'accusé fut formellement proclamée. Les adversaires en appelèrent à Rome, mais le jugement y fut entièrement confirmé.

En juin 1898, dans le procès devant la cour martiale, on voulut reprendre cette odieuse accusation. Mgr. Mantegazza, évêque de Casale, qui avait été longtemps vicaire-général de Milan et s'était ainsi trouvé le supérieur direct d'Albertario, réduisit cette accusation à néant, en déclarant que don David avait toujours eu "une conduite exemplaire comme prêtre, comme citoyen et comme journaliste."

Avant d'en venir à attaquer ainsi les personnes, les adversaires de l'*Osservatore* avaient imaginé de mener contre le journal une campagne âpre et venimeuse sous ce prétexte qu'il ne gardait point la mesure dans les discussions et les polémiques. On put alors voir des gens maudire l'*Osservatore*, l'attaquer, le calomnier et en donner cette raison qu'il ne savait point se montrer gracieux envers ses adversaires et ses calomnieurs. N'est-ce point de la pure démençe ?

On devine l'issue que pouvait avoir une semblable entreprise. Les adversaires d'Albertario n'en retirèrent que honte et confusion. Ils n'en déployèrent que plus de rage pour dénigrer leur vainqueur.

En 1882, se passa l'épisode du *café*. Albertario fut accusé par ses adversaires d'avoir déjeuné avant de célébrer la messe, un jour où il gardait la chambre et ne put même offrir le Saint-Sacrifice. C'était ridicule ; et cependant il s'en suivit un procès qui dura trois ans et se termina par deux sentences de la Congrégation du Concile, l'une en première instance, l'autre à la suite de l'appel interjeté par la curie de Milan. L'innocence de Don David était formellement proclamée, mais le procès lui coûtait plus de 20.000 francs.

Pendant ces débats se préparait l'attaque de l'abbé Stoppani qui devait trouver son plein épanouissement dans le procès de 1887. En octobre 1880, cet abbé Stoppani adressait à la *Sapienza* de Turin une lettre dans laquelle il louait la bonne entente du clergé toscan, déplorait les divergences du clergé de la Haute-Italie, et en faisait remonter la responsabilité à l'influence délétère de l'*Osservatore Cattolico*.

Il reproduisit les mêmes accusations dans ses livres *Le dogme et Les intransigeants*. L'*Osservatore* se défendit et fit particulièrement observer qu'il avait attribué des éloges à un livre du même Stoppani, *Bel Paese*, dans lequel il avait fait preuve d'un beau talent ; et il déclarait s'inscrire en faux contre ces accusations qui n'étaient point fondées.

La lutte s'envenima, et de polémique en polémique, fut portée devant les tribunaux en juin 1887. On se demande comment la justice italienne a pu s'occuper d'un tel procès. Il s'agissait de discussions aigres et vives, entre les représentants de deux écoles opposées, qui pouvaient plaire à celui-ci et déplaire à celui-là, mais qui ne ressortissaient qu'à un seul tribunal, celui de l'opinion publique.

En déclarant qu'Albertario avait diffamé Stoppani, la magistrature italienne s'est mise aux pieds du pouvoir politique pour écraser un adversaire. C'est la seule raison d'être de la sentence qui frappa le directeur de l'*Osservatore*, malgré les nombreux témoignages qu'apportèrent en sa faveur les plus hautes personnalités ecclésiastiques de la Lombardie (1).

(1) Prenons aux débats de ce procès une réplique d'Albertario, qui montre la promptitude de son esprit et la vivacité de son propos. L'avocat de Stoppani faisait une peinture peu sympathique de ces journaux, disant qu'ils maniaient la plume parce qu'elle est moins lourde que le hoyau. . . . — Ils sont comme ces avocats, interrompit don David, qui portent la toge, parce que c'est moins lourd que le bât de l'âne.

Ce procès coûta plus de 50,000 francs à don Albertario et tua, du coup, toutes ses publications ; le journal quotidien seul survécut, grâce à la générosité de quelques amis, parmi lesquels il faut citer en premier lieu D. Pietro Ponti, curé de Santa Maria Segreta. Ce bon prêtre fut d'ailleurs l'ami fidèle d'Albertario, et il lui rendit d'immenses services. En janvier 1898, il fut question d'expulser le polémiste du diocèse de Milan, en le chargeant de fautes imaginaires : Ponti alla dire à l'archevêque : " Ce sont des mensonges. On accuse l'homme pour tuer le journal. Je me porte moi, garant de la conduite irréprochable de don David, et l'on me passera sur le corps avant de frapper ce prêtre, qui n'a fait que son devoir." Des hommes de cette trempe sont rares.

Après avoir été attaqué dans ses mœurs, Albertario avait été attaqué dans sa foi. Lors de la publication de l'encyclique *Aeterni Patris*, les colères redoublèrent contre l'*Osservatore*. Don David fut dénoncé au Pape comme étant la cause des troubles de Lombardie, et comme professant de fausses doctrines. Les commissions établies par le Saint-Père, reconnurent la fausseté de telles allégations.

Et pour mieux montrer qu'il n'était point la cause des troubles de Milan, Albertario passa une pleine année loin du théâtre de la guerre ; il séjourna successivement à Naples, où il lia une étroite amitié avec le cardinal San Felice, à Rome, en Toscane. Cette absence prouva que les discordes du diocèse de Milan avaient une toute autre cause que la personne du jeune prêtre, et que ces discordes venaient des idées fausses, des aspirations malsaines, des ambitions, des jalousies qui tenaillaient le malheureux diocèse.

En 1884, Albertario reprit la direction de son journal et continua à soutenir la lutte contre ses adversaires. Ceux-ci ne devaient désarmer qu'après avoir obtenu la condamnation de 1887.

La paix ne se fit à peu près, les défiances et les sourdes oppositions ne cessèrent, que lorsque le dernier écho du procès Stoppani fut tout à fait éteint. Pour les dissiper définitivement, Léon XIII, en mars 1892, accorda à don David une audience d'une heure et tint à ce que le cardinal Rampolla fit savoir ce qui s'y était passé.

Léon XIII est demeuré fidèle au polémiste. Lors de la réception de la Chandeleur, cette année, le Souverain Pontife a envoyé au prisonnier de Finalborgo une bénédiction toute particulière, et dit au professeur Lualdi, qui la lui avait demandée : " Pauvre don David ! comme il a souffert et comme il souffre encore !"

Un des plus vifs désirs d'Albertario fut toujours de s'entretenir personnellement avec l'archevêque de Milan, pour clore, dans une paix reconfortante, les guerres passées, qui avaient été marquées pour lui par de graves mesures disciplinaires, comme la défense de prêcher dans le diocèse de Milan, et même un moment la suspension *à divinis*. Mais ceux qui entouraient le prélat empêchèrent toujours le journaliste de parvenir jusqu'à lui. Albertario était convaincu que Mgr. Calabiana, malgré la divergence de leurs idées, l'aurait bien accueilli, et il en avait des preuves personnelles et des témoignages sérieux. Malheureusement la mort du prélat arriva avant que cet heureux événement pût s'accomplir.



Nous ne raconterons pas les cent polémiques secondaires que soutint la plume brillante d'Albertario, polémiques cependant importantes par elles-mêmes et surtout par leurs rapports avec les questions principales. Citons seulement, pour mémoire, l'exposé de la conduite politique à suivre par les catholiques d'Italie en conformité avec les enseignements du Souverain Pontife, les campagnes pour *la préparation dans l'abstention* (1), la formation des premières associations catholiques, l'établissement des conférences et des pèlerinages nationaux ou à Rome, la défense de la liberté d'enseignement et du catéchisme dans les écoles, la part prise aux élections administratives, enfin la défense des séminaires diocésains menacés par l'invasion rosminienne. On avouera que c'est là fournir une belle carrière d'écrivain, et plus d'un polémiste voudrait avoir à son actif le quart de ces luttes fécondes.

Après les épreuves vinrent, pour don David, les jours de joie. *L'Osservatore* est regardé par les catholiques italiens et même par les catholiques de tous les pays, comme le rempart de la foi et des saines doctrines. Il a plus de lecteurs qu'aucun journal catholique de la péninsule; c'est l'organe aimé de la jeunesse, et lors de son jubilé sacerdotal, qui était en même temps son jubilé journalistique, Albertario fut fêté au milieu d'un véritable triomphe.

### III

Les fêtes du jubilé sacerdotal et journalistique de David Albertario eurent lieu en octobre 1894. Un comité de prêtres et d'écrivains s'était formé, pour honorer à la fois le journal et le journaliste, en les identifiant pour ainsi dire l'un à l'autre. Ce fut un succès sans pareil.

De toutes parts, les différents organes de la presse catholique apportèrent leur adhésion enthousiaste; lettres, télégrammes, carte de visites affluèrent sur la table du comité: évêques, hommes d'Etat, prêtres, professeurs, journalistes, simples catholiques, tous se réunirent dans un concert d'éloges, tel qu'il dépasse l'imagination.

Les principaux cadeaux du jubilé, furent: un calice orné avec art par le ciseleur Jean Radelli de Milan; un porte plume en or, orné de diamants, avec un monogramme en relief, œuvre desorfèvres Coccini; un tableau de Tagliaretti représentant David, vainqueur de Goliath.

Les fêtes mêmes du jubilé, qui se célébrèrent à Milan, eurent un éclat incomparable, malgré les menaces de certains adversaires qui, pour entraver la préparation de ces fêtes, prédisaient des troubles dans l'église où Albertario devait célébrer la messe jubilaire.

(1) Margotti avait dit: *ni élus, ni électeurs*. Et cela était tout le programme des catholiques italiens dans les questions politiques. Programme de protestation, mais programme négatif, qui ne peut conduire à aucune victoire. Celui d'Albertario est positif et dessine la marche en avant, le jour où elle sera possible. "Abstenons-nous, dit-il, mais préparons-nous à faire mieux." Et il se donne à la fondation des congrès, des cercles, des comités; il donne une organisation complète à l'armée catholique et la range dans des cadres modèles qui en feront, dans un avenir prochain, une force redoutable.

Cette messe eut lieu à Santa Maria Secreta, avec la plus grande magnificence, au milieu d'un immense concours de peuple, devant plus de 600 prêtres de Milan et des différents diocèses de l'Italie. On y exécuta une messe superbe de Lorenzo Perosi, maître de Chapelle de S. Marc de Venise, qui depuis s'est fait applaudir à Paris et qui alors n'avait pas vingt-deux ans. Le sermon de circonstance fut prononcé par le P. Zocchi, de la compagnie de Jésus, et compagnon d'enfance d'Albertario : il fut si éloquent que, malgré la sainteté du lieu, d'énergiques applaudissements saluèrent sa péroraison.

Le banquet eut lieu dans la salle du grand séminaire, où 350 convives trouvèrent place ; on dut refuser beaucoup de souscriptions qui arrivaient au dernier moment, quand toutes les dispositions étaient arrêtées. Au dessert, de nombreux toasts furent portés ; tout le monde voulait parler et dire sa joie, et ce ne fut qu'avec peine qu'on se résigna à laisser la parole au fêté, dont le chaleureux discours termina cette belle réunion.

Notre cadre restreint ne nous permet aucune citation ; mais nous ne pouvons nous empêcher de dire que ces toasts ont été résumés par Léon XIII, quand, devant trois cents pèlerins lombards, il appelait Albertario "le valeureux champion de la presse catholique", et quand il disait au cardinal Sarto que l'*Osservatore* et son directeur, étaient "une puissance". Au près de tels suffrages, les autres pâlissent.

#### IV

Les luttes du parti intransigeant allaient prendre une autre forme. Les questions proprement théologiques ont perdu de leur acuité, à mesure que se sont éloignés les événements qui les avaient particulièrement fait naître : le concile du Vatican et la prise de Rome. Les souffrances du peuple italien allaient amener Albertario et ses amis à prendre position dans les questions sociales. Ils avaient été les défenseurs du Pape opprimé, ils seront les amis et les protecteurs des humbles et des spoliés. C'est là une chose bien digne de remarque : les *conciliateurs* qui faisaient si facilement bon marché du pouvoir temporel et des droits de la Papauté, sont aussi ceux qui ont le moins de souci du pauvre, tandis que les *intransigeants* admettent fort bien qu'on parle des droits de l'ouvrier et demandent qu'on applique intégralement les principes de l'encyclique *Rerum Novarum*.

Jusqu'à ces dernières années, Don Albertario n'avait guère eu le temps de s'occuper de questions sociales. Joseph Toniolo, le brillant professeur de l'Université de Pise, lui offrit le nouveau stade que le brillant athlète allait parcourir.

"Toniolo, dit l'abbé Boyreau (1), eut le mérite de savoir présenter et faire accepter à Rome des théories qui allaient à l'encontre de toutes les idées reçues et passaient dans beaucoup de milieux pour révolutionnaires. Sa science, sa piété, ses connaissances théologiques, son tact, sa modération lui servirent à présenter le mouvement chrétien social sous son vrai jour. Il sut montrer

(1) La *Quineaine* du 16 avril 1899, p. 507.

et c'est là un beau titre de gloire, que les théories démocratiques, loin d'être des nouveautés dangereuses, prenaient leurs racines dans l'Évangile même."

Prudemment et peu à peu l'*Osservatore* évolua vers cette nouvelle voie, et alla au peuple du même élan qu'il était allé au Pape. Il y fallut peut-être une certaine pression de la jeunesse démocratique. Mais quand Albertario vit qu'on combattrait, aussi méchamment qu'il avait été combattu lui-même, ces jeunes gens pleins de générosité qui plaidaient la cause des pauvres, son cœur fut tout de suite avec eux et ainsi fut complétée la conquête que les doctrines de Toniolo avaient commencée.

En 1892, au congrès de Gênes s'était dessiné le grand mouvement des caisses rurales. Il était dirigé par l'abbé Cerutti, de Venise, qui s'en faisait l'apôtre, parcourant toutes les provinces de l'Italie et prêchant la croisade contre les usuriers.

Mais ce fut en 1897, au grand congrès national de Milan, que les démocrates chrétiens s'affirmèrent avec le plus d'éclat. A ce Congrès, il avait été entendu qu'on ne parlerait pas de démocratie ; le comte Paganuzzi, président de l'œuvre des Congrès, tenait à ne pas prendre parti et Don Albertario se trouvait sous le coup d'une lettre très-vive de l'évêque de Crémone, Mgr Bonomelle, que nous retrouverons plus loin.

Le Saint-Siège avait donné officieusement le conseil aux chefs du mouvement catholique, de se réunir et de discuter sur la question même de la démocratie. Une réunion se tint à l'archevêché sans qu'on pût aboutir à une conclusion pratique.

L'enthousiasme des jeunes fit ce que n'avait pu faire la sagesse des hommes mûrs. Quand Albertario parut à la tribune, dans la sainte église où se tenait le congrès, les applaudissements éclatèrent. Les étudiants des Universités de Naples, Rome, Florence, Milan, Padoue, Pavie agitant leurs bérêts tricolores, firent une imposante ovation au prêtre batailleur qui avait su les comprendre. Et de ce jour-là date l'alliance définitive entre la jeunesse catholique et le journaliste lombard, de ce jour-là date l'existence de la démocratie chrétienne à l'état de parti en Italie.

Albertario eut bientôt l'occasion de mettre en pratique les doctrines qu'il avait fièrement adoptées. Quelques paysans de Briosco, petit village du Milanais, fréquentaient le comité paroissial, qui existait là, comme dans presque toutes les paroisses d'Italie.

Ce fait déplut à trois patrons du parti modéré conservateur qui mirent en demeure ces paysans de sortir du comité ou d'abandonner leurs terres. Les fermiers optèrent pour le comité et reçurent congé.

Aussitôt l'*Osservatore* fit appel à la solidarité catholique. Une souscription fut ouverte avec l'appui du comité diocésain. Le député socialiste, M. Turati, envoya son obole avec des paroles de sympathie, et l'on recueillit 10.000 francs pour les fermiers expulsés. C'était un beau triomphe pour la démocratie chrétienne et pour le prêtre vaillant qui s'était fait son champion. Et cet acte de charité devait, quelques mois après, être exploité contre lui, quand il parut devant les juges militaires de Milan.

Le congrès de Gênes, du 8 mai 1898, devait faire une place

officielle au parti démocratique. L'émeute de Milan empêcha les Lombards de s'y rendre, et désorganisa pour un temps les forces démocratiques qui avaient à peine appris à se connaître.

Le congrès de Ferrare, qui s'est tenu au mois d'avril, vient de compléter cette organisation et a voté des condamnances publiques et solennelles au prisonnier dont la vaillance a si bien préparé les voies à ce mouvement généreux.

## V

L'Italie, appauvrie, pressurée par le fisc, écrasée sous le gantelet de fer du gouvernement militaire, eut, au printemps de 1898, des soubresauts de révolte. Il y eut, en plusieurs endroits, des soulèvements qui furent durement réprimés.

Albertario écrit alors à l'adresse des contempteurs du peuple : "Canailles, ils vont demander du pain, et c'est du plomb que vous leur donnez." Paroles trop vraies, qu'on devait lui faire chèrement expier.

Les premières rumeurs de l'émeute grondaient à peine à Milan que l'autorité militaire supprimait l'*Osservatore* ; et son directeur était violemment dénoncé par la presse libérale et par des ennemis personnels. L'évêque de Crémone, Mgr Bonomelle, qui avait déjà pris à partie Don Albertario, lors des premières manifestations démocratiques, écrit et publie une lettre des plus vives, dans laquelle il dénonce la presse catholique comme étant la cause des troubles. L'*Unita cattolica* lui répond respectueusement. Il la fait supprimer par le pouvoir.

Cette lettre de Mgr Bonomelle sera fort exploitée contre Albertario au moment du procès ; c'est une preuve, lui dira-t-on, que ses supérieurs hiérarchiques le désavouent. En vain s'écriera-t-il qu'il n'y a là qu'un évêque dont il ne dépend point, et que cinquante évêques d'Italie, vingt cardinaux, le Pape lui-même sont avec lui et le proclament ; la lettre de l'évêque de Crémone sera plus aux yeux de juges prévenus que le paradis et ses saints.

Pendant les émeutes, Albertario fut continuellement sous le coup de menaces. Un mandat d'arrêt est signé contre lui et plusieurs fois retiré, sans qu'on se décide à l'exécuter. On lui conseille de fuir, pour éviter la prison. Si on avait réussi à le faire partir pour la Suisse, on le condamnerait par coutumace et on le vouait ensuite au mépris public. Albertario ne voulut pas prendre la fuite, son devoir de chef de parti étant de demeurer à son poste. Et comme son journal était supprimé, qu'il n'avait rien à faire à Milan, il se retire à sa maison paternelle près de Pavie ; mais avant de partir, il fait connaître, par lettre, au général Bava Beccaris, son départ et le lieu de sa retraite. Il ne fut pas et il veut qu'on le sache.

Le 24 mai, dix-sept jours après la proclamation de l'état de siège, quatorze gendarmes vont l'arrêter, l'enchaînent comme un malfaiteur et l'amènent à la prison de Milan.

Le 16 juin, on commence son procès, avec celui des autres journalistes de Milan. C'était le 59<sup>e</sup> procès, c'était le 59<sup>e</sup> groupe que le tribunal militaire condamnait depuis le commencement des émeutes.

On imputa à Don Albertario d'avoir écrit dans son journal des articles violents pendant l'émeute, et le dernier numéro de l'*Osservatore* avait paru le samedi 7 mai, à midi, avant tout commencement d'émeute; on lui imputa d'avoir voulu la restauration du pouvoir temporel, délit non prévu par le code pénal; on lui imputa d'avoir excité à la haine les diverses classes sociales, au moyen de son action sur le clergé, et il n'avait fait que protéger les paysans de Briosco contre la vindicte de faux modérés; enfin, on lui imputa d'avoir attaqué la monarchie avec une subtile ironie!!!

Dans l'arrêt, on lui appliqua deux articles du code pénal (246 et 247) dont l'un est exclusif de l'autre. Et, d'après les articles invoqués, on ne pouvait lui donner plus d'un an de prison, on lui en infligea trois! Cela se passait le 23 juin.

On voit que la justice italienne n'est ni moins aveugle, ni moins boiteuse que la nôtre. Une magistrature honnête et indépendante n'aurait vu dans de telles accusations aucun délit discutable; mais en condamnant Albertario, on donnait satisfaction à la franc-maçonnerie et le gouvernement se faisait un otage: en tenant le chef, il croyait tenir les troupes et les embrigader pour ses combinaisons électorales.

Si, depuis, la grâce d'Albertario a été constamment refusée, malgré les démarches répétées de ses parents et de ses amis auprès des pouvoirs publics, c'est qu'on a voulu garder l'otage qu'on avait eu tant de peine à prendre. Si Albertario avait voulu demander lui-même sa grâce, si ses amis avaient voulu se joindre aux monarchistes dans les dernières élections milanaïses, les portes du bagné se seraient ouvertes depuis longtemps pour le journaliste lombard, et sa libération n'aurait point eu ces graves conséquences que le cabinet Pelloux affecte de craindre.

Les sentences du tribunal de Milan ont été fort mal accueillies par l'opinion publique, aussi bien à l'étranger qu'en Italie. A l'occasion du jour de l'an, le roi Humbert a fait une remise de peine de deux ans de prison à tous les condamnés, et ainsi un certain nombre se sont trouvés libérés.

On espérait une amnistie complète pour le 14 mars, anniversaire du Roi, puis au moment de l'ouverture du congrès de la presse à Rome. Bien que les délégués l'aient demandée respectueusement à la couronne, cette amnistie n'a point été décrétée, les prisonniers gémissent toujours aux bagnes d'Alexandrie, de Pallanza et de Finalborgo, et le ministère Pelloux se moque aussi bien de la presse parisienne qui, sans distinction de parti, a demandé la grâce des condamnés, que des quatre cent mille pétitionnaires italiens qui se sont adressés à la Chambre pour voir cesser de tels abus et de telles infamies.

## VI

Pour comprendre que ce mot n'a rien de trop fort, il faut savoir comment sont traités les prisonniers politiques en Italie. On les met au bagne, au *carcere duro*, comme les assassins qu'ils coudoient tous les jours. Ceux qui ont passé à Ste-Pélagie estiment avoir vécu dans un pays de cocagne, en comparant leur situation à celle qu'ils auraient eue au-delà des Alpes.

Les reclus vivent dans des cellules dites "cellules de rigueur." Le lit consiste généralement dans un rehaut de pierre couvert d'une mince paillasse de paille ou de foin. La pitance quotidienne des prisonniers consiste en un litre de soupe exécrable et 700 grammes de pain. Le dimanche, au lieu de soupe, on donne un bouillon et 100 grammes de viande. Les reclus sont complètement rasés et portent un costume hideux, avec un bonnet de galérien.

Durant le premier sixième de leur peine, les condamnés sont particulièrement maltraités : ils ne peuvent écrire à leur famille qu'une fois par mois et ils n'ont droit qu'à une demi-heure de parloir pendant le même temps.

Albertario dut, comme les autres, subir ces tortures, dans le bagne de Finalborgo (1) où il est interné. Malgré ses prières, on lui arracha sa soutane et on la remplaça par les affreux vêtements qu'il continue de porter, aujourd'hui qu'on a beaucoup adouci la sévérité du régime qu'il subit.

Don Albertario, à cinquante ans, fut mis au régime des voleurs et des brigands de 20 à 25 ans.

Comme il ne pouvait manger l'horrible soupe et le pain noir et dégoûtant de la prison, il était obligé de vivre avec 50 centimes par jour, en se procurant sa nourriture à la cuisine de la prison : elle est faite par un condamné qui n'a jamais taillé d'autre chair que de la chair humaine. A l'infirmerie, où il dut passer plusieurs jours, il fut soigné par un condamné à vie qui avait tué sa femme dans un accès de jalousie ; il est vrai qu'il n'eut qu'à s'en louer, et que cet assassin le traita avec la douceur d'une mère.

Aujourd'hui, Albertario peut faire venir sa nourriture du dehors. C'est l'auberge des *Trois Maures* qui la lui fournit.

L'affreuse chambre où il continue de vivre est une antique cloître du couvent des Dominicains, muré, humide, si obscur qu'à midi le soleil n'y pénètre plus, un corridor aussi fétide qu'un cloaque. On se croirait transporté chez les sauvages de l'Afrique centrale. Et ceux qui infligèrent de tels supplices à des écrivains déblatèrent tous les jours contre l'Inquisition !

Durant les premiers mois, Albertario a passé son temps à écrire, il a fait un commentaire sur l'épître de St-Jacques, un récit de scènes populaires où il donne la description des tristes effets de l'athéisme dans les masses, et un essai sur la douleur chrétienne. Depuis qu'il est autorisé à correspondre avec le dehors, il passe ses journées à répondre aux milliers de lettres, de cartes, de télégrammes qui lui arrivent constamment et il éparpille aux quatre coins de l'univers ces admirables lettres débordantes de verve, de poésie, de cœur, de générosité, que les journaux catholiques de l'Italie ou de l'étranger publient avec un soin pieux.

La grande consolation du prisonnier a été de pouvoir célébrer la sainte messe. En lui accordant cette faveur qu'il avait sollicitée, le ministre fit remarquer que jamais une faveur sem-

(1) Petite ville de 5000 habitants de la province de Gènes, arrondissement d'Albenga.

nable n'avait été accordée à aucun prisonnier, et cela équivalait à reconnaître la nullité de la sentence du tribunal militaire qui a frappé Don David. Tous les matins, à six heures et demie, aussitôt après le lever, Albertario se rend à la chapelle de la prison, où il offre le St-Sacrifice : un détenu le sert à l'autel, et le gardien-chef seul y assiste. Heure vraiment délicieuse, où le prêtre se retrouve prêtre et échappe à l'horreur de sa situation.

Mais quel retour, quand il rentre dans son infecte cellule, au milieu de ses compagnons de captivité, en face de la réalité sombre, sous le joug de l'affreuse discipline.

Albertario cependant ne saurait se plaindre ni de ses gardiens, ni de ses co-détenus. Il les a tous subjugués par sa douceur et par sa gaieté. Ses gardiens disent que si tous les condamnés étaient comme lui, la vie dans la prison serait plus agréable qu'en liberté. Quant à ses compagnons, tous adversaires politiques, républicains ou socialistes, ils ont pour lui la plus grande déférence : à sa demande, ils se sont mis à observer le maigre du vendredi ; quand il récite ses prières, ils se retirent à l'écart et gardent le silence, sans jamais exprimer aucune idée hétérodoxe.

"C'est l'heure du bain qui est la plus ennuyeuse pour Don David, nous dit le *Fanfulla* (1), parce qu'il doit se déshabiller devant ses gardiens et ses compagnons. Cet hercule qui semblerait plutôt être un Goliath qu'un David a des pudeurs de petite fille : c'est la preuve de la bonté de son âme et de la sincérité de ses sentiments. Ses compagnons ont pour lui le plus grand respect et se tournent vers le mur tant qu'il est au bain."

Albertario ne manque donc pas de consolations, même à l'intérieur du baignoire. Il lui en est venu beaucoup du dehors. Les catholiques italiens lui offrent un calice d'honneur ; la *Vera Roma* a fait une souscription pour lui faire célébrer une messe le IVe dimanche de carême, le jour de *Lectare*. Il a eu d'ailleurs de nombreuses demandes de messes, de la part des évêques, des princes et des gens du peuple, et c'est la plus touchante des manifestations. On l'a élu dans plusieurs collèges communaux ou provinciaux, on l'a nommé administrateur de syndicats ou de sociétés de secours mutuels, on lui a conféré plus d'honneurs et de dignités qu'il n'en a jamais eu étant en liberté.

Malgré cela, il demeure constamment les yeux fixés vers le jour de sa libération. "C'est avec une immense joie, s'écriait-il le 9 mars, que j'abandonnerai ce sol, bien qu'il me soit cher, puisqu'il a absorbé les larmes de mon cœur, que j'abandonnerai cet air, bien qu'il soit rempli de mes meilleures invocations...."

"Vienne la liberté, qu'elle vienne ; j'en sens déjà le souffle suave qui infuse à mes membres une force nouvelle, qui m'enivre, et dans le ravissement d'une extase divine, efface de mon âme tout souvenir amer, me jette parmi les fleurs des plus joyeuses espérances, des plus pieux desseins, des plus belles aspirations. Pour le Pape et pour la religion, je donnerai les années de vie qui me restent ; je travaillerai pour toi, mon Italie, très douce mère, pour toi, pour ton bonheur, pour ta gloire, dans le respect de la

(1) Numéro du 30 mars 1899.

foi en Dieu qui t'a faite si belle ! Oh ! comme il est ardent ce désir que mon œuvre soit profitable à la société et à mes frères !”

Tels sont les sentiments avec lesquels Albertario retournera à la liberté, à la vie.

## VII

Léon Philippe Méda, avocat de Milan, et directeur de l'*Osservatore cattolico* pendant la détention d'Albertario, a tracé du brillant polémiste le portrait suivant, qui eut en son temps un grand succès.

“Celui qui n'a jamais vu le directeur de l'*Osservatore*, dit-il, et n'en a entendu parler qu'avec une sainte horreur par ses adversaires, ne peut guère se le figurer que comme un ours du Jura bernois, une sorte de monstre sanguinaire qui dévore les hommes, un réactionnaire, ennemi acharné de toute liberté et de toute courtoisie.

“Il y a quelques années, il n'était point rare d'en voir faire une telle peinture par les âmes timorées, voire par les journalistes libéraux de province, et aujourd'hui encore la même chose pourrait arriver.

“On ne saurait dire la stupeur qu'éprouvent les gens aussi prévenus quand ils se trouvent en face de la réalité : Don David, en effet, est l'homme le plus sociable qui se puisse imaginer, même pour un adversaire ; et si celui-ci n'est point un de ces hommes qui vivent dans le fiel et la mauvaise foi, il trouve chez Albertario un accueil meilleur que celui qu'on attendrait d'un ami.

“Un jour, le directeur de l'*Osservatore* était appelé devant le tribunal de Milan par un professeur dont le nom est assez célèbre. Celui-ci, qui ne connaissait pas son prétendu diffamateur, fut stupéfait quand il se trouva devant un prêtre sympathique, courtois, qui raisonnait sans passion et qui d'un autre côté ne cherchait nullement à esquiver la moindre responsabilité. Le plaignant s'empressa de se désister et il s'honore maintenant de l'amitié de celui qu'il poursuivait.

“On ne peut nier cependant qu'Albertario ait le caractère très vif ; malheur à qui tombe sous sa plume. Pour celui qui étudie tous les épisodes de sa vie publique, et les diverses polémiques qu'il a soutenues, il n'y a pas de doute que beaucoup de conflits auraient été évités, si les adversaires s'étaient connus. Or les antagonistes d'Albertario, principalement ceux qui le combattaient sur le terrain doctrinal, ont toujours affecté de le mépriser et de le faire passer comme se plaisant à écraser le prochain. Et c'est ce qui suscitait en lui les plus fortes réactions. Il ne faut point, du reste, oublier que beaucoup d'articles qui ont paru sous son nom, et qui lui ont procuré tant d'ennemis sont l'œuvre d'autrui, et qu'il en a généreusement accepté la responsabilité.

“Cela nous explique un fait qui est demeuré inexplicable pour la plupart : l'amitié du doux cardinal Sanfelice pour le fougueux directeur de l'*Osservatore* ; c'est une chose toute naturelle. Au moment où Albertario était assailli de toutes parts et considéré comme une bête féroce, Sanfelice le comprit, lui donna l'hospitalité, le combla de sa bienveillance et cela établit entre ces



deux hommes, si différents de caractère et de tendance, de doux liens d'estime et d'affection, qui en disent plus que cent autres faits.

“ Les idées étroites et réactionnaires de don David sont une autre légende ; il est vrai qu'il s'est trouvé associé à des hommes et mêlés à des faits qui ont pu la faire naître. Or personne n'est plus large qu'Albertario pour l'appréciation de la question politique et le choix des modes d'action.

“ Lors de son séjour à Naples, les légitimistes voulurent le fêter comme leur porte-drapeau et lui offrirent un banquet qui avait une portée politique ; mais il ne se laissa point prendre à l'hameçon et, dans son discours, il dit clairement que la cause de l'Eglise doit être séparée des causes dynastiques, parce qu'elle leur est bien supérieure ; cette déclaration allongea singulièrement le nez des amphytrions, mais ils n'essayèrent plus de l'accaparer.

“ Comme journaliste, don David est un type essentiellement moderne. Il est aimé, estimé et respecté par ses collègues du parti libéral, au milieu desquels il vit. A la réception qui fut donnée à l'Hôtel de Ville de Milan, lors du premier congrès des journalistes italiens, on le vit se mêler aux groupes les plus tranchés et converser joyeusement avec les membres les plus en vue des divers partis. Les pharisiens purent s'en scandaliser. Et qui ne se souvient du bruit fait par quelque pauvre d'esprit quand il prit part à un banquet de l'association des journalistes lombards.

“ Rappelons encore la conduite d'Albertario, lors du jubilé journalistique de Joseph Sacchette, directeur de la *Lega Lombarda*, qui se trouvait alors en lutte très vive avec l'*Osservatore* ; la veille de la fête, parmi les nombreuses lettres de congratulation que publiait la *Lega*, il s'en trouvait une pleine d'affection et de joie ; elle portait la signature d'Albertario.”

Tel est l'homme que, dans une esquisse trop rapide, nous avons essayé de faire connaître à nos compatriotes. Le P. Brande a dit de lui qu'il était le “ sauveur de la foi catholique en Italie,” et sa place est marquée dans les luttes futures que ne manqueront d'entreprendre nos frères d'au-delà des Alpes. Il va sortir du bagne de Finalborgo avec l'auréole du martyr, et il n'y a pas aujourd'hui d'homme plus populaire que lui en Italie. Tous les partis avancés l'honorent également et il nous semble prédestiné, lui le captif innocent, à faire tomber les chaînes qu'une impitoyable et sottise réaction a forgées pour le peuple d'Italie.

Aujourd'hui, c'est un humble prêtre, sans autre appui que sa plume, qui est l'orgueil et l'espoir de tous ceux qui souffrent, et ce prêtre n'a jamais, au cours de sa carrière déjà longue, agi que pour Dieu, pour l'Eglise, pour le Pape. C'est dire que ce seront les vieux principes qui sauveront la jeune Italie, et Albertario sera le magnifique ouvrier de cette grandiose rénovation.

G. BOSCHER.

# Le mouvement catholique

---

## AU CANADA

---

Le sacre de Mgr. Cloutier, le nouvel évêque des Trois-Rivières, est fixé au 25 juillet. C'est S. G. Mgr. Bégin, archevêque de Québec, qui présidera à la cérémonie et S. G. Mgr. Gravel, évêque de Nicolet, qui prononcera le sermon. On s'attend pour l'occasion à une réunion de tous les évêques de la province de Québec et d'un nombre assez considérable d'évêques des autres provinces canadiennes. L'affluence du clergé sera considérable.

---

On se prépare à célébrer, en septembre prochain, le jubilé sacerdotal du R. P. Lacombe, le missionnaire du Nord-Ouest dont le nom et les œuvres sont connus d'un bout à l'autre du pays. Des invitations ont été adressées à tous les dignitaires ecclésiastiques et à tous les hommes marquants du pays. La fête promet de prendre les proportions d'un événement.

---

On sait que Mgr. Touchet, évêque d'Orléans, a adressé à tous les évêques et aux recteurs des universités catholiques une lettre circulaire pour les prier de vouloir bien s'unir à lui pour obtenir du Saint-Siège la béatification de Jeanne d'Arc. Pour répondre à cette invitation, le T. R. P. Constantineau, recteur de l'Université d'Ottawa, vient d'envoyer au Souverain Pontife, en son nom et au nom de ses professeurs, une lettre dont voici la traduction.

Très Saint Père :—

A peine avons-nous su, par le décret du 27 janvier, que Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans, avait été par vous déclarée vénérable, que nous avons éprouvé une joie très vive. Nos cœurs se sont tout de suite portés vers Dieu, pour le remercier dignement de cette grâce insigne, lui qui se plaît à exalter les humbles au-dessus des puissants du siècle et se montre toujours admirable dans ses saints. En même temps, nous l'avons prié et le prions ardemment de vouloir élever enfin Jeanne d'Arc, sa servante fidèle, au rang des vierges que l'Eglise honore solennellement.

En effet, quoique très éloignés de la France, nous gardons cependant un vif amour pour cette nation, dont Jeanne d'Arc fut dans le passé et restera dans l'avenir la gloire la plus pure. Mais surtout nous nous faisons un honneur de porter une profonde affection au siège Apostolique, dont Jeanne d'Arc fut la fille très aimante et très soumise, et qu'elle invoqua jusqu'à son dernier soupir. Même qu'il nous soit permis de le dire, nous avons pour Votre Auguste Personne un amour tout spécial, à cause des nombreux témoignages de bienveillance donnés par vous à cette Université. Dans cette glorification de la Pucelle d'Orléans, Dieu nous semble avoir préparé un nouveau sujet d'espérance et un nouveau remède pour les temps si tristes que nous traversons. La guerrière vaillante qui autrefois délivra sa patrie de l'étranger et rendit la paix à ses concitoyens saura défendre la sainte Eglise assiégée de tous côtés par les hordes ennemies. De sa main puissante elle relèvera encore une fois la France qui hélas ! se laisse entraîner aux fausses doctrines. Elle intercédera auprès de Celui qui a fait les nations guérissables, fera reflourir la foi et la piété parmi son peuple et rendra à son pays la gloire et le prestige des anciens jours.

Qu'il nous soit donc permis, Très Saint Père, d'unir nos humbles supplications à celles d'un si grand nombre, pour que Votre Sainteté, exauçant le vœu de ses enfants et complétant l'œuvre si heureusement commencée, daigne élever Jeanne d'Arc aux honneurs des Bienheureux.

Avec ce désir de nos cœurs, nous déposons à vos pieds l'hommage de notre profonde vénération et de l'affection avec laquelle nous nous disons, de votre Sainteté, les fils très aimants et très soumis.

---

M. l'abbé Mathieu a été nommé recteur de l'Université Laval, en remplacement de Mgr. J. C. Laffamme, qui a épuisé la durée possible de son maintien en fonctions. L'esprit et la tradition resteront les mêmes.

---

## AUX ETATS-UNIS

---

Une lettre à la *Croix*, de Paris, nous éclaire sur la situation religieuse à Cuba. Depuis assez longtemps, cette situation est déplorable. Les Cubains, désaffectionnés de leur clergé, en qui ils ne voyaient qu'un corps de fonctionnaires espagnols, ont abandonné toute pratique religieuse et sont devenus indifférents, sinon hostiles. C'est à peine, dit le correspondant, si trois pour cent sont restés fidèles, et ce nombre se compose de femmes, qui, elles-mêmes, ne sont pas précisément des dévotes.

Léon XIII, mis au courant de cette situation, a cru que la conquête américaine allait offrir une diversion favorable à une renaissance religieuse dans l'île et il a pris ses mesures pour la susciter. Il a donné des instructions en ce sens au délégué apostolique, Mgr. Chapelle, qui, après avoir procédé à sa mission à Puerto Rico, est arrivé à Cuba dans les premiers jours de mars, s'arrêtant tout d'abord à Santiago de Cuba, siège d'un archevêché dont l'évêché de la Havane est le suffragant.

Mgr. Chapelle se convainquit vite que l'archevêque, Mgr. Saenz de Usturi, un saint prélat et un homme de tact, y était d'une impopularité telle que tout mouvement de renaissance religieuse serait impossible s'il restait là. Il le remplaça donc par le P. Francisco Barnada, chanoine de la cathédrale de Santiago, un prêtre cubain dont la nomination a été bien accueillie.

Enhardis sans doute par ce succès, les Cubains réclament maintenant à grands cris, pour les mêmes raisons, le remplacement de Mgr. Santander, évêque de la Havane, que sa science, ses vertus, sa grande charité et son zèle épiscopal ne sauveront pas du même traitement. Ils demandent, et ils obtiendront sans doute, s'ils ne l'ont déjà obtenue, la nomination d'un prêtre cubain de grand talent, le P. Ricardo Arteaga y Montéjo, qui tient de famille une sympathie active pour la cause de l'indépendance cubaine.

Si l'on traite ainsi les évêques, on comprend que les prêtres ne seront pas davantage épargnés. Seulement, voilà : il n'y a pas assez de prêtres d'origine cubaine pour remplacer les prêtres d'origine espagnole qui forment la masse du clergé de l'île. Il faudra donc attendre, pour en arriver au clergé indigène sur lequel on fonde tant d'espérances, que les vocations religieuses se soient développées parmi les Cubains, car à l'heure qu'il est, on n'en compte guère.

Voilà les changements qui devront, espère-t-on, ramener au foyer de la vie religieuse les pauvres âmes qui s'en étaient écartées. Prions pour que ces vœux se réalisent, car l'immolation faite à l'esprit national d'évêques et de prêtres vertueux serait par trop pénible si elle ne répondait pas aux motifs d'ordre supérieur qui ont dicté au St. Père ces déterminations. Espérons aussi que nos compatriotes bénéficieront ailleurs de cette concession à des nécessités de fait, dont l'autorité pontificale reconnaît ici l'importance au point de lui faire de pareils sacrifices.

Quant à sa situation matérielle, le clergé n'aura pas trop à souffrir des changements survenus, s'il faut en croire les renseignements suivants fournis à la *Croix* par son correspondant :

Depuis le 1er janvier, le traitement du clergé est supprimé et

il vit maintenant des contributions des fidèles et surtout des fondations qui ont été faites en sa faveur et qui sont fort importantes. Ces revenus sont tels que la privation de traitement le laisse encore dans une situation très aisée.

D'après le budget de l'île de Cuba de 1891-92, la dotation du clergé, tant séculier que régulier, s'élevait à 2,329,244 francs. De plus fonctionnaient des tribunaux ecclésiastiques dont la dotation était de 172,166 francs. L'archevêque de Santiago et l'évêque de la Havane touchaient chacun 88,200 francs; les 15 chanoines de la cathédrale de Santiago avaient ensemble 203,840 francs; les 13 chanoines de la cathédrale de la Havane, 181,720 francs; certaines cures valaient de 8 à 10,000 francs et les vicaires avaient de 1500 à 2000 francs. Le nombre total des curés et des vicaires est, à Cuba, de 325.

Ce clergé, comme nous venons de le voir, était, sous le régime espagnol, doté de façon à exercer la charité. L'épreuve par laquelle il passe aujourd'hui est rude, mais qui oserait dire qu'elle n'est pas salutaire ?

---

On annonce que Mgr. McCloskey, évêque de Louisville, a demandé un coadjuteur et que des mesures ont été prises pour faire droit à sa demande.

---

Nous voyons que la question de la nomination d'un évêque canadien-français dans le diocèse de Marquette, Mich., est sérieusement discutée dans la presse catholique aux États-Unis. Seulement, on ne s'entend pas sur le chiffre de la population canadienne-française dans le diocèse, les uns fixant cette proportion aux quatre-cinquièmes, les autres à moins de la moitié. Quel que soit ce chiffre, ne serait-ce pas une bonne occasion de donner une représentation aux catholiques canadiens-français dans la hiérarchie catholique aux États-Unis ?

---

Il y aura, en 1900, une Conférence sur les religions, à New-York, organisée à peu près sur le plan du Parlement des Religions tenu à Chicago, en 1893. Seulement, cette fois, aucun catholique n'y prendra part. La leçon donnée par le Pape a porté ses fruits.

---

Les catholiques canadiens-français de North Brookfield, Mass., qui, l'année dernière, se sont séparés de la paroisse St Joseph et ont décidé de construire une église à eux, desservie par des prêtres qui puissent prêcher dans leur langue, en ont appelé à Rome de la décision de Mgr. Beaven, qui refuse de consacrer leur église.

Il y a actuellement en construction, dans la province ecclésiastique de New-York, des églises, chapelles, couvents, écoles et hôpitaux qui, une fois achevés, auront coûté près de \$10,000,000.

Les RR. PP. Jean Baudenelli, Joseph Amrhin et Robert McNamara, de St. Michael's Retreat, le monastère des Pères Passionnistes à West Hoboken, sont rentrés à leur monastère, ces jours derniers, de retour de Rome, où ils ont assisté à une assemblée générale de leur ordre, représentant les 200 membres disséminés aux Etats-Unis. Le P. Jean a été nommé consultant général pour l'Amérique et il devra résider à Rome durant ses six ans de fonctions comme tel. L'ordre compte huit monastères aux Etats-Unis.

## AUTRES PAYS

ITALIE.—Au consistoire de ce matin, le Souverain Pontife a créé onze cardinaux et préconisé un grand nombre d'évêques. Il a prononcé une allocution dans laquelle il a parlé de l'union des églises.

—Voici la liste des Pères du concile de l'Amérique latine qui tient actuellement ses séances à Rome, sous les yeux du Souverain Pontife :

Du Mexique (4 archevêques et 9 évêques).—NN. SS. Alarion, archevêque de Mexico ; Lopez, archevêque de Linarès ; Zubiria, archevêque de Durango ; Gillow, archevêque de Antequera ou Oaxaca ; Montes de Oca, évêque de Saint-Louis Potosi ; Campos, évêque de Tabasco ; Portugal, évêque de Saltillo ; Plancarté, évêque de Cuernavaca ; Camacho, évêque de Queretaro ; Anaya, évêque de Sinaloa ; Antenogene Silva, évêque de Colima ; Ortez, évêque de Chihuahua ; Diaz, évêque de Tépic.

Du Brésil (2 archevêques et 9 évêques).—NN. SS. Thomé da Silva, archevêque de Bahia ; Arcoverde, archevêque de Rio de Janeiro ; Maia, évêque de Petropolis ; Aguiar, évêque de Manaos ou des Amazones ; Adancto, évêque de Parahyba ; Branda, évêque de Para ; Pimenta, évêque de Goyaz ; Vieira, évêque de Ceara ; Barros, évêque de Curytiba ; Pereira, évêque d'Olinda ; Gonçalves, évêque de Saint-Pierre de Rio Grande.

Du Chili (1 archevêque et 3 évêques).—NN. SS. Casanova, archevêque de Santiago ; Labarda, évêque de Conception ; Fontecilla, évêque de Serena ; Jara, évêque de Ancud.

De la Colombie (1 archevêque et 5 évêques).—NN. SS. Herrera, archevêque de Bogota ; Cayzedo, évêque de Papayan ; Rojas,

évêque de Tolima; Vergara, évêque de Medellín; Blanco, évêque de Socorro; Brioschi, évêque de Carthagène.

De la confédération argentine (1 archevêque et 6 évêques).—NN. SS. Castellano, archevêque de Buenos-Ayres; Espinosa, évêque de la Plata; Bones, évêque de Santa-Fé; Linarès, évêque de Salta; de la Lastra, évêque de Parana; Bogarin, évêque de Paraguaray ou de l'Assomption; Padilla, évêque de Tucuman.

De l'Equateur (1 archevêque).—Mgr Gonzalés, archevêque de Quito.

Du Pérou (1 archevêque et 4 évêques).—NN. SS. Tovar, archevêque de Lima; Medina, évêque de Truxillo; Puizzedon, évêque de Puno; Falcon, évêque de Curzo; Ballon, évêque de Arequipa.

De l'Uruguay (1 archevêque).—Mgr Soler, archevêque de Montevideo.

Du Vénézuéla (2 évêques).—NN. SS. Raimondo Silva, évêque de Merida; Duran, évêque de Guayana ou Saint-Thomas.

Du Guatemala (1 évêque).—Mgr Thiel, évêque de San José de Costarica.

De Haïti (1 archevêque et 1 évêque).—NN. SS. Tonti, archevêque de Port-au-Prince; Morice, évêque de Les Cajés.

Soit un total de 13 archevêques et 40 évêques.

Ces cinquante-trois archevêques et évêques sont les délégués de tout l'épiscopat de l'Amérique latine. Leurs actes et leurs décisions ont été ratifiés à l'avance par leurs cinquante-et-un collègues restés dans les lointaines contrées d'Amérique et qui ont d'ailleurs, pendant tout l'an dernier, travaillé avec eux à la préparation des travaux du concile qui, dès maintenant, paraît devoir être l'un des événements les plus considérables, les plus gros de conséquences du pontificat de Léon XIII.

—Une dépêche de Rome annonce que le gouvernement a autorisé les diverses associations catholiques qui avaient été dissoutes au lendemain des troubles de Milan l'an dernier, à se reconstituer.

Tant mieux.

La dépêche ajoute que le gouvernement croit que ces associations sont un rempart contre le socialisme.

Il y a longtemps qu'il aurait dû s'en apercevoir et agir en conséquence. C'est peut-être au marquis Visconti-Venosta, qui fait partie du Cabinet depuis quelque temps, qu'il faut attribuer cet éclair de bon sens.

—Nos lecteurs verront par la biographie de Don Albertario dont nous publions aujourd'hui les dernières pages, quels témoignages d'estime et d'affection a reçus de toutes parts l'illustre prisonnier, au moment de son arrestation et depuis son emprisonnement. De nouveaux tributs de respect et d'admiration lui ont

été prodigués à l'occasion de sa sortie de prison. Le Pape lui a envoyé sa bénédiction, il a été acclamé partout où il est passé et on organise en son honneur de grandes fêtes à Rome.

—La traduction de l'encyclique sur la consécration du monde au Sacré-Cœur de Jésus que nous avons donnée dans notre dernière livraison, était empruntée à l'*Univers-Monde*. Elle contenait une erreur que l'*Univers* a rectifiée et que nous rectifions à sa suite.

Dans cette traduction, le premier alinéa de notre page 658 commence par ces mots :

Puisque le Sacré-Cœur est le symbole et l'image sensible de la charité infinie de Jésus-Christ, charité qui nous anime à nous aimer les uns les autres, il est naturel de nous consacrer à ce Cœur très saint.

Ce passage doit être rétabli de la façon suivante :

Puisque dans le Sacré-Cœur réside le symbole et l'image sensible de la charité infinie de Jésus-Christ, charité qui nous pousse à l'aimer en retour, il est convenable de nous consacrer à son Cœur très auguste.

---

FRANCE.—Le Souverain Pontife vient de tracer à nouveau dans la lettre à l'archevêque de Bourges que nous publions aujourd'hui, le devoir politique et social des catholiques français. Les controverses auxquelles fait allusion Léon XIII sont évidemment celles surgies à la suite de la publication de la lettre au cardinal Gibbons et du décret de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers blâmant le livre et le projet de Madame Marie du Sacré Cœur.

Le télégraphe annonce une autre lettre pontificale, celle-là adressée au cardinal Richard, archevêque de Paris. Nous n'en avons pas encore le texte.

—Nous lisons dans la *Croix* :

Le compte rendu des travaux de la société des Missions étrangères pour 1898 vient de paraître : nous en extrairons brièvement quelques renseignements qui ne peuvent manquer d'intéresser

#### LES DÉPARTS ET LES ARRIVÉES.

Il est parti du Séminaire de Paris, en sept départs différents, 74 missionnaires pour les diverses missions de la Société en Extrême-Orient.

Le chiffre des aspirants a atteint vers le milieu d'octobre le maximum de 334, dont 173 à Paris et 161 au Séminaire de Bièvres. Au 31 décembre, après tous les départs, il restait encore 276 aspirants, dont 137 à Paris et 139 à Bièvres, plus 41 absents à cause du service militaire.



Depuis la réouverture du Séminaire des Missions étrangères, en 1814, le chiffre moyen des aspirants qui y sont entrés chaque année a été le suivant :

De 1814 à 1830.....	6 entrées par an
De 1830 à 1840.....	10 " "
De 1840 à 1850.....	19 " "
De 1850 à 1860.....	28 " "
De 1860 à 1870.....	45 " "
De 1870 à 1880.....	51 " "
De 1880 à 1890.....	71 " "
De 1890 à 1899.....	93 " "

## LES MORTS

Vingt missionnaires sont morts dans leurs Missions au cours de 1898. Ce sont :

Mgr Dépierre, vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale; M. Blettery, pro-vicaire du Su-Tchuen oriental; MM. Lacaze, au Su-tchuen oriental; Nicholas Kircher et Grialou, au Su-tchuen occidental; Misner, au Cambodge; Barrois, au Kouang-ton; Vivier et Jubert, à la Cochinchine orientale; Renaud, à la Cochinchine septentrionale; Fougrouse, à la Cochinchine occidentale; Magat, au Tonkin méridional; Pachod, Falourd, Vacant, Prieur, à Pondichéry; Allard et Diridollou, à Malacca; Mutz, à Osaka; et Bertholet, martyrisé au Kouang-Si.

## LES RESULTATS.

L'année 1898, dit le compte rendu, sera appelée dans les Annales de notre Société, l'année des grandes bénédictions de Dieu. En effet, le chiffre des adultes baptisés dans le courant de cet exercice s'est élevé au chiffre presque incroyable de 72,700. Jamais, depuis 235 ans que notre Société existe, nous n'avions enregistré un pareil résultat.

Le zèle et l'activité des ouvriers apostoliques ne suffisent pas pour l'expliquer. Il faut l'attribuer à un souffle du Saint-Esprit qui a passé sur quelques-unes de nos Missions et y a déterminé un élan irrésistible des païens vers notre sainte religion.

Voici le tableau complet des baptêmes et conversions :

Baptêmes d'enfants de chrétiens.....	43,595
Conversions d'hérétiques.....	371
Baptêmes d'infidèles adultes.....	72,700
Baptêmes d'enfants païens en danger de mort.....	193,36

—Décidément, ces messieurs des Loges ont trouvé en M. Jules Lemaitre un adversaire résolu à employer contre eux tous les moyens légitimes. Nous avons mentionné sa campagne de presse et l'appui qu'il a donné à une pétition demandant la dissolution des Loges. Voici maintenant qu'on nous annonce qu'il a présidé, au nom de la Ligue de la Patrie française, qui, soit dit en passant, compte 100,000 adhérents dont 25 académiciens, une grande conférence antimaçonnique donnée par M. Copin-Albancelli, l'un des antimaçons les plus en vue.

M. Copin-Albancelli est un ancien franc-maçon dont la nature loyale n'a pu supporter l'atmosphère des Loges. Il n'est pas catholique, ce qui, pour les indifférents, donne à sa parole d'anti-maçon une autorité singulière.

—L'inauguration du monument de Louis Veuillot, qui devait avoir lieu il y a quelque temps déjà, a été remise à plusieurs mois. Le Souverain Pontife a fait adresser à ce sujet au commencement de mai dernier, une lettre très élogieuse à M. Eugène Veuillot. En voici le passage principal :

Le Saint Père a appris avec satisfaction que dans la basilique du Sacré Cœur un monument va être inauguré à la mémoire de Louis Veuillot. Cet hommage rendu à l'écrivain catholique qui a consacré sa plume à la défense de la religion ne peut qu'être agréable à Sa Sainteté qui désire voir se multiplier les défenseurs de la bonne cause et espère que les honneurs rendus à celui qui en fut le puissant champion exciteront ceux qui viennent après lui à suivre ses exemples.

Sachant le lien d'étroite parenté qui vous unissait à Louis Veuillot, le Saint Père se réjouit avec vous du témoignage public qui est rendu au frère dont vous imitez le dévouement et l'attachement au Saint Siège.

—Le télégraphe annonce la mort du cardinal Sourrieu, archevêque de Rouen.

Le cardinal Sourrieu était dans sa soixante-quinzième année étant né à Aspet, archidiocèse de Toulouse, le 27 février 1825. Il fut élu à l'évêché de Châlons le 25 septembre 1882 et promu à l'archevêché de Rouen le 21 août 1894. Il était cardinal depuis le 19 avril 1897—cardinal-prêtre, du titre de Saint Clément. Il appartenait aux diverses congrégations du Concile, des Etudes, de l'Index et des Indulgences et Reliques.

---

ANGLETERRE.—L'église catholique d'Angleterre vient de faire une grande perte en la personne de l'abbé Luke Rivington, récemment décédé.

L'abbé Rivington était un converti de grande valeur, écrivain et orateur distingué.

---

HOLLANDE.—On lira avec intérêt cette page de l'histoire religieuse de la Hollande, que nous empruntons à l'un des derniers numéros de la *Croix* :

Le 4 mars 1853, Pie IX, de sainte et glorieuse mémoire, rétablit la hiérarchie en Hollande et releva la province métropolitaine d'Utrecht, instituée le 12 mai 1559 par le pape Paul IV. A

la place des diocèses de Middlebourg, Deventer, Groeningue et Leuwarden, Pie IX créa ceux de Bois-le-Duc, Breda et Roermonde, et releva celui de Haarlem.

Les Ordres religieux et Congrégations y jouissent depuis 1830, des droits de personnalité juridique; seulement, à ce titre toute donation qui leur est faite est soumise à l'autorisation gouvernementale.

Depuis le rétablissement de la province métropolitaine, le nombre des Congrégations religieuses n'a fait qu'augmenter, surtout depuis le Kulturkampf allemand. La Compagnie de Jésus et l'Ordre de saint François y ont des maisons florissantes. Il va en être de même de l'Ordre de saint Benoît, qui est divisé en plusieurs Congrégations, dont une de France, une d'Allemagne, une d'Autriche, une de Bavière, une d'Amérique, etc.

La Hollande en était privée jusqu'à présent. Or, des Bénédictins de l'observance primitive, dite de la Congrégation de Subiaco, dont la maison générale est Via di Sant Ambrogio, à Rome, ont acquis l'ancien monastère de Merkelbeek, qui vient d'être érigé en abbaye bénédictine. Ce monastère est situé près de Gangelst, dans le Brabant septentrional, province qui, avec celle de Limbourg, renferme un grand nombre de Congrégations religieuses.

La nouvelle abbaye compte déjà 46 religieux qui ont élu pour Père Abbé, Dom Martin Herman Renzel. Les Bénédictins ont décidé la construction d'une nouvelle église abbatiale. La première pierre a été posée le jour de l'Ascension: cette pierre a été tirée des catacombes de Saint-Calixte de Rome.

La cérémonie a été présidée par Dom Godard Heigel, Père Abbé de l'abbaye d'Afflighem, assisté du Père Abbé, de Dom Maur Lebeau, Père Abbé de Termonde, et de Dom Amand Mertens, Père Abbé de Stenbrugge. Un grand nombre de fidèles ont assisté à cette solennité.

LE V.

---

CHINE.—Nous lisons dans les *Missions catholiques* :

Sur la proposition de la Sacrée-Congrégation de la Propagande, le Saint Père a décrété l'érection d'un nouveau vicariat apostolique, en détachant le Laos du vicariat apostolique de Siam. Le vicariat de Laos aura pour limites, à l'ouest, la ligne de partage des eaux du Ménam, de ses affluents et des rivières qui se jettent dans le golfe de Siam; au nord, la frontière de Chine; à l'est la chaîne des montagnes de l'Annam et du Tonkin, en laissant toutefois à la mission de la Cochinchine orientale le territoire de la mission des Sauvages et la région d'Atcpeu; au sud, les limites actuelles de la mission du Cambodge.

Le vicariat apostolique du Laos est confié au séminaire des missions étrangères de Paris et son premier vicaire apostolique est Mgr Marie-Joseph Cuaz, né le 8 décembre 1862 dans l'archidiocèse de Lyon et missionnaire au Siam depuis 1886.

Il sera probablement sacré avec le titre d'évêque d'Hermopolis.

---

ANNAM.—Nous extrayons d'une lettre portant la date du 20 mars et écrite par le P. Roux, missionnaire apostolique à Huong-Phuong (Annam), les passages suivants :

Epreuves et consolations, je pourrais dire que c'est là notre pain quotidien depuis bientôt deux ans. L'œuvre de l'évangélisation progresse malgré tout et nous donne les plus belles espérances. Tout indique que le divin Maître veut voir ces belles plaines de l'Annam se couvrir de riches moissons d'âmes, que nous recueillerons et placerons dans les greniers du Père de famille.

Pourquoi faut-il, hélas ! être dans la dure nécessité de ne pouvoir accepter toutes les demandes de conversion qui nous sont faites ? C'est que nous avons à compter avec les dépenses pécuniaires. Par suite des pertes continuelles de la moisson, la famine règne toujours dans le pays. Des scènes navrantes se passent journellement sous mes yeux.

---

SOUDAN.—Mgr Riggio a obtenu de Lord Kitchener l'autorisation de commencer au Soudan une campagne d'évangélisation. L'œuvre va être menée avec beaucoup d'activité.

19 juin 1899.